DOSSIER

LA CROIX DE JÉRUSALEM DANS LES INSIGNES D'HONNEUR DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE ALLEMANDE

Bernard BERTHOD

La croix dite de Jérusalem est une croix pattée potencée rouge qui est d'emblée associée à la chevalerie du Saint-Sépulcre puis à l'ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem créé par Pie IX en 1847. Cependant, dans la seconde moitié du XIXe siècle, cet emblème est adopté par l'Église évangélique allemande pour orner plusieurs insignes honorifiques en rapport avec le Saint-Sépulcre et la ville de Jérusalem.

La croix de Jérusalem

La genèse de la croix de Jérusalem est à chercher, comme l'attestent les travaux d'Hervé Pinoteau[1], dans la représentation du reliquaire de la vraie croix qui est vénérée à Jérusalem dès sa découverte, selon la tradition, par l'impératrice Hélène vers 335[2]. La précieuse relique est enchâssée dans un riche reliquaire en forme de croix aux bras pattés et fichée à l'extrémité d'une hampe lui permettant d'être portée sur les champs de bataille[3] ; c'est ainsi qu'elle disparaît à la bataille de Hattin en 1187. Vers 1225, l'empereur latin d'Orient Jean de Brienne, roi de Jérusalem, adopte pour son blason la forme de cette croix reliquaire[4] ; la croix est d'or sur fond d'argent ; les crossettes ne sont alors que du « remplissage[5] ». De même Conradin, roi de Jérusalem (†1268), porte une croix d'argent bordée de gueules sur champ d'or avec une pointe à la branche inférieure qui rappelle la croix reliquaire. On retrouve la croix cantonnée de quatre crossettes dans le monnayage de Charles Ier et Charles II, rois de Jérusalem et de Sicile, en 1278 et 1290 ; puis d'une manière continue dans le monnayage et les emblèmes des Lusignan de Chypre où elle se maintient jusqu'en 1489. L'insigne devient ensuite le meuble principal des armes de la Custodie de Terre sainte. Quant à la couleur gueules ou rouge, c'est la couleur de la croix des croisés et de leur étendard rappelant celui que le Christ brandit en sortant du Tombeau, croix rouge sur fond blanc. Cette couleur est en relation avec celle du sang ; la fausse charte de fondation de l'ordre du Saint-Sépulcre indique que le chevalier doit porter les cinq croix sur ses vêtements en souvenir des cinq plaies du Christ, en lien avec la dévotion aux cinq plaies qui se développe à partir du XIVe siècle dans les milieux franciscains[6].

1. L'auteur remercie le baron Pinoteau († 2020) qui a bien voulu lui communiquer le fruit de ses recherches sur l'héraldique de Jérusalem et la genèse de la croix du Saint-Sépulcre.
2. ROHAULT de FLEURY, Charles, *Mémoire sur les instruments de la passion de N. S. J.-C.* Paris, 1869, p. 80.
3. La forme de la croix reliquaire aux extrémités pattées se rencontre fréquemment entre le XIe et le XIIIe siècle. *Cf.* LEGNER, A., *Ornamenta Ecclesiae, Kunst und Künstler der Romanik in Köln*. Cologne, 1985, t. 2, pp. 391-399 et THOBY, Paul, *Le crucifix, des origines au Concile de Trente*. Nantes, 1959, pl. LXV et LXVI.
4. On trouve ces mêmes armes sur la cassette de saint Louis, conservée au Louvre et datée par Hervé Pinoteau de 1236. PINOTEAU, Hervé. La date de la cassette de saint Louis, été 1236 ? *Cahiers d'héraldique,* IV, 1983, pp. 97-130, pl. 2 à 11.
5. Hervé Pinoteau, communication à l'auteur, lettre du 20 juin 1999.
6. GOUGAUD, L., *Dévotions et pratiques ascétiques du Moyen Âge*. Maredsous, 1925, pp. 78-83.

Nicolas de Praroman (1560-1607), chambellan du duc Charles-Emmanuel de Savoie et chevalier du Saint-Sépulcre. Huile sur toile, 1588. © Musée d'art et d'histoire de Fribourg.

À son retour en Europe, le chevalier adoubé près du Tombeau jouit de plusieurs privilèges consignés par le custode Bonifacio de Raguse, en 1553, mais bien antérieurs. En particulier, il a le droit de porter des habits de soie et de velours alors très strictement réglementés. Il passe au cou une chaîne ou un ruban noir soutenant la croix potencée cantonnée de quatre crossettes. Le choix de la croix potencée est, évidemment, en lien avec la croix héraldique des rois de Jérusalem[7]. Les premiers exemplaires connus datent du début du XVIe siècle, en particulier la croix qui sert à l'adoubement à Jérusalem, conservée par les franciscains de la Custodie.

Il convient de noter que la chaîne ou collier d'or est un privilège donné au chevalier de Saint-Pierre ou chevalier apostolique. La première mention de cet ornement se trouve dans le cérémonial de Patrizi Piccolomini, rédigé vers 1487. Le chevalier adoubé par le pape selon le *Pontifical* de Guillaume Durand reçoit, outre l'épée et les éperons, un collier d'or comme insigne de sa dignité[8]. Au XVIIIe siècle, certains chevaliers portent la croix potencée brodée sur leur habit[9].

Les réformés et la Terre sainte

Les diverses Églises issues de la Réforme n'ont pas encouragé le pèlerinage en Terre sainte, Luther et Calvin y étant fortement opposés. Cependant, plusieurs exemples attestent le pèlerinage individuel de membres de la religion réformée dès 1520, en continuité avec les pratiques catholiques, animés par le désir de « compréhension des Écritures[10] ». L'accueil des franciscains de la Custodie est marqué par la tolérance[11]. Certains pèlerins reçoivent à l'occasion de leur séjour à Jérusalem l'adoubement chevaleresque liturgique proposé par le Père custode et en portent les insignes comme Jacob Wormser adoubé en 1561 et qui est dispensé d'assister à la liturgie eucharistique romaine[12]. D'autres ne demandent pas l'adoubement liturgique, mais,

7. DE MAUROY, A., La croix de Jérusalem et son origine. *Rivista araldica*, 1914, p. 304, et PINOTEAU, Hervé. L'Héraldique de saint Louis et de ses compagnons. *Les Cahiers nobles,* n° 27, Paris, 1966.
8. DYKMANS, Marc, *L'œuvre de Patrizi Piccolomini*. Cité du Vatican, 1980, t. 1, pp. 131, 104 et 125 ; idem, DE GRASSIS, Paris. *Ephemerides liturgicae*, Rome, 1982, p. 431.
9. Par exemple, le chevalier Pierre-Toussaint de Bois-Roger dont le portrait (présumé) peint par Louis Vigée est conservé au musée Lécuyer de Saint-Quentin. Voir HENNERESSE, Dominique, *Les ordres et décorations du Saint-Siège*. Cité du Vatican : LEV, 2019, p. 471.
10. CARBONNIER-BURKARD, M., Pèlerinages et Réforme protestante. *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 2008, t. 88, n° 2, p. 141.
11. HENNY, Sundar, SHALEV, Zur. Jerusalem reformed : Rethinking early modern Pilgrimage, *Renaissance Quarterly*, Cambridge University Presse, 2022, p. 799.
12. DE GENNES, Jean-Pierre, *Les chevaliers du Saint-Sépulcre.* Cholet, 1995, t. 1, p. 388, citant *Le voyage de Jacob Wormser*, Francfort, S. Feyerabend, 1584, p. 218. C'est le cas aussi d'un compagnon du bernois Wölfli, chanoine devenu calviniste, lors de leur voyage en 1520-1521, voir HENNY et SHALEV, *op. cit.*, p. 810.

ayant fait le pèlerinage comme les catholiques, s'estiment *chevaliers dorés hiérosolymitains du Saint-Sépulcre* pouvant porter les insignes de la chevalerie du Saint-Sépulcre comme les catholiques ; c'est le cas de Hans Jacob Breuning von Buchenbach (1552-1616) et de Jean Carlier de Pinon qui font le pèlerinage en 1579[13]. Aucun portrait d'Hans Jacob Breuning ne le montre portant la croix ; en revanche, il appose la croix de Jérusalem à côté de ses armes comme de nombreux autres pèlerins : Peter III Füssli, pèlerin en 1523, sur un portrait de Hans Asper conservé au Kunstmuseum de Soleure, et, Lucas Friedrich Behaim, magistrat de Nuremberg, inscrit sur le livre d'or de la Custodie en 1611 dont le portrait gravé par Georg Welch est accompagné de trois croix de Jérusalem, l'une sur le casque héraldique, une sous les armoiries et une autre sur l'anneau qu'il porte à l'auriculaire droit[14].

Lucas Friedrich Behaim, gravure de Georg Welch, vers 1620.

Parallèlement, les couvents de chanoines et de chanoinesses du Saint-Sépulcre présents en Europe centrale et septentrionale connaissent des élans de réforme les conduisant à se couper de la communion romaine sans abandonner cependant leur dénomination et l'orientation dévotionnelle de leur communauté. C'est le cas de la Klosterschule vom heiligen Grab de Baden-Baden et des couvents de Sankt Cyriakus à Gernrode (Quedlinburg) et de Diesdorf en Saxe qui disparaît en 1810. Cependant, les chanoines et les chanoinesses n'ont jamais porté, comme insignes, la croix pattée potencée, mais une croix à double traverse qui les distingue de la chevalerie du Saint-Sépulcre. Au XVIIIe siècle, le pèlerinage catholique en Terre sainte se raréfie, certains « pèlerins » se font adouber par procuration, mais aucun exemple de pèlerin protestant n'a été noté.

Vers 1820, des missionnaires anglicans ayant de gros moyens financiers s'installent à Jérusalem et entreprennent de convertir les chrétiens orthodoxes et même des juifs. Puis à la faveur de l'occupation égyptienne (1833-1840), quelques pays dont la France, installent un consulat à Jérusalem encourageant la venue d'archéologues puis de congrégations religieuses tandis que les missionnaires protestants, anglicans et luthériens, redoublent d'efficacité dans toute la région, installant des communautés missionnaires sous forme de colonies (*Templer*) ; un évêché anglo-prussien est érigé à Jérusalem en 1841 à l'initiative du roi de Prusse

13. BREUNING, Hans Jacob, *Orientalische Reiss des Edlen und Beslen.* Strasbourg, 1612, pp. 237-342.
14. Gravure reproduite par HENNY et SHALEV.

Frédéric-Guillaume IV[15]. Cette présence réformée provoque une forte réaction catholique qui aboutit en 1847 à la restauration par le Saint-Siège du patriarcat latin de Jérusalem *in partibus infidelium* depuis 1291 et à la création d'un ordre du Saint-Sépulcre sur le modèle des autres ordres pontificaux, mais placé sous l'autorité directe du patriarche et dont le but est de soutenir le patriarcat et ses œuvres[16].

Les insignes des chanoinesses d'Heiligengrabe

Le monastère d'Heiligengrabe dans le nord du Brandenburg est fondé vers 1280 par le margrave Otto IV et confié à des cisterciennes. La communauté adhère à la Réforme sous le priorat d'Elisabeth von Alvensleben et l'autorité du prince électeur Joachim II. Le couvent devient alors une maison de « chanoinesses » nobles qui, sans en porter le titre, vivent ensemble sous l'autorité d'une abbesse[17].

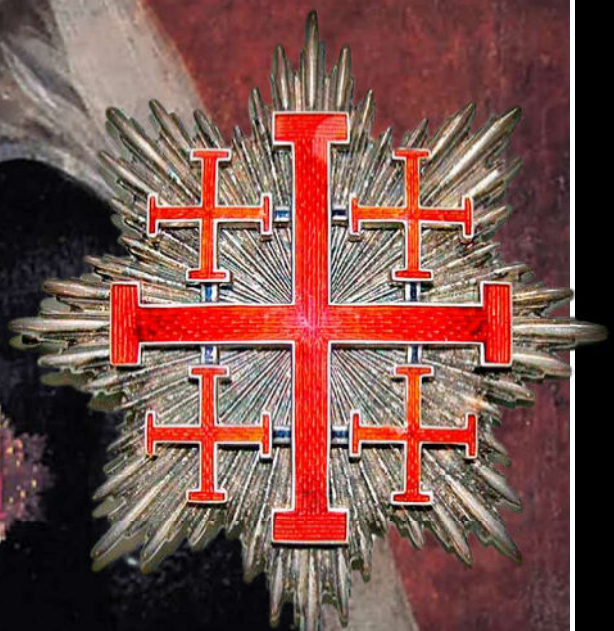
3 Croix de chanoinesse d'Heiligengrabe. Argent, émaux, fin XVIIIe siècle. © Kloster Stift zum Heiligengrabe.

Au XVIIIe siècle, suivant une mode qui se répand dans toute l'Europe, les chapitres nobles d'hommes et de femmes, tant catholiques que réformés, obtiennent de leur souverain le port d'une croix d'honneur dont la forme est souvent empruntée à celle de Malte[18]. Le 30 septembre 1740, le roi de Prusse, Frédéric II, octroie aux chanoinesses d'Heiligengrabe une croix à huit pointes émaillées de blanc et bleu portant à l'avers, les mots *PAR GRACE* et au revers *POUR LA CONSERVATION DE LA MAISON ROYALE*[19]. Cette croix se porte en écharpe au chœur et, quotidiennement, sur le sein gauche, suspendue à un nœud en ruban[20].

Le 8 octobre 1847, le roi Frédéric-Guillaume IV donne au couvent une nouvelle orientation en le transformant en maison d'éducation à caractère caritatif. À cette occasion, il octroie une nouvelle décoration en forme de croix de Jérusalem émaillée rouge et une plaque de poitrine en forme d'étoile portant en son centre la croix de Jérusalem. La croix est suspendue à une écharpe de soie noire de huit centimètres de large, bordée d'un galon d'argent (16 mars 1848) ; la plaque est d'argent doré pour l'abbesse et d'argent pour les conventuelles. À l'exemple d'autres chapitres féminins, le souverain ouvre les honneurs du canonicat à des femmes de la haute société en constituant des chanoinesses honoraires[21]. C'est ainsi que le 4 décembre 1861, par volonté du roi Guillaume, deux dames d'honneur de la reine Augusta,

15. TRIMBUR, Dominique. Les catholiques allemands et la Palestine, vocations catholiques, vocations politiques. *Voisinages fragiles*, Athènes : École française d'Athènes, 2013, p. 104.
16. Constitution apostolique *Nulla celebrior*, 22 juillet 1847. Voir HENNERESSE, Dominique, *Les ordres et décorations du Saint-Siège*, *op. cit.*, LEV, 2019, p. 472.
17. Nous avons traduit *Konventualin* et *Stiftsdame* par chanoinesse qui nous a semblé le terme le plus proche.
18. BERTHOD, Bernard, PALTHEY, Jean-Christophe, *Fastes canoniaux. Costumes de chœur et croix pectorales du clergé français, XIXe-XXIe siècle*. Châteauneuf-sur-Charente, 2023, pp. 30-36.
19. ATTULA, Axel, *Dekorationen für Damen, Evangelische Damenstifte Norddeutschlands und ihre Orden*. Schwerin, 2011, pp. 86-87.
20. Plusieurs communautés de *Stiftsdamen* sont ainsi honorées en Brandenburg : les couvents de Bergen, de Dobbertin, de Malchow, de Ribnitz. ATTULA, Axel, *op. cit*., pp. 70-83.
21. C'est le cas, en Prusse, des cloitres de Dobbertin, de Matchow et de Ribnitz. ATTULA, *op. cit*., pp. 73-75. Du côté catholique, le chapitre bavarois de Sainte-Anne et les chapitres autrichiens de Maria-Schul et ducal de Savoie pratiquent également cet usage. DE SALLES, *Chapitres nobles d'Autriche.* Vienne, 1889. En France, et plus tardivement, le seul exemple est celui du chapitre des chanoinesses de Carthage. BERTHOD, Bernard, PALTHEY, Jean-Christophe, *Fastes canoniaux. Costumes de chœur et croix pectorales du clergé français*, *op. cit.*, p. 111.

Croix, écharpe et plaque de chanoinesse. Soie, argent, émaux, vers 1860. © Kloster Stift zum Heiligengrabe.



Plaque de poitrine de l'abbesse, argent doré, émaux. © Kloster Stift zum Heiligengrabe.

Madame l'abbesse Louise von Schierstedt. Blanca von Hagen, huile sur toile, 1870. © Kloster Stift zum Heiligengrabe.

la comtesse Louise von Oriola et la demoiselle Adelaïde von Hacke, reçoivent ce canonicat d'honneur avec une décoration spéciale en forme de croix de Jérusalem portant en gravure l'initiale du prénom royal W (Wilhelmus)[22].

Cette croix de Jérusalem devient la marque du couvent d'Heiligengrabe. Elle apparaît dans les armoiries[23], les décors et également sur la crosse abbatiale offerte à l'abbesse Adolphine von Rohr par l'empereur Guillaume II et le prince régent Johann Albrecht de Mecklenburg en 1900, à l'occasion du jubilé royal des Hohenzollern. La crosse est dessinée par Anton Seder et réalisée par un orfèvre de l'École des arts décoratifs de Strasbourg, Robert Rudolf[24]. La croix de Jérusalem ornée de pierres taillées s'inscrit dans la volute de la crosse, soutenue par un ange. Fortement endommagée durant la Seconde Guerre mondiale, la crosse est restaurée dans les années 1950 ; la croix de Jérusalem a disparu de la volute, en revanche, elle est figurée dans

L'abbesse Ingeborg-Maria, Freiin von Werthern, tenant la crosse restaurée après 1950.
© Kloster Stift zum Heiligengrabe.

Projet de crosse pour l'abbesse d'Heiligengrabe.
Anton Seder, encre, gouache, 1900. Coll. part.

22. GRITZNER, Maximilian, *Handbuch der Damen-Stifter und im Range gleichstehender Wohltätigkeitsanstalten nebst den Ordenszeichen der Ersteren*. Frankfurt a. M., 1893, p. 91, et HANSEL, Klaus. Die Ehrenstiftsdamen vom Kloster Heiligengrabe. *Der Herold*, Heft 11, 1992, p. 316.
23. Les armes de l'actuel couvent se lisent : écu chargé d'une croix pattée potencée de gueules sur fond d'argent.
24. Anton Johann Nepomuk Seder (1850-1916), artiste marquant de l'Art nouveau, directeur de la *Kunstgewerbe Schule* de Strasbourg (École des arts décoratifs).

un bouquet de plumes de paon disposé en coquille sur le porte-sudarium à l'usage de l'abbesse Ingeborg-Maria von Werthern et de celles qui lui succèdent. Pour ce même cadeau, il existe un autre projet d'Anton Seder qui figure, dans la volute, le bon pasteur et la croix de Jérusalem en gemmes suspendue au crosseron.

Guillaume II en Terre sainte : Création d'insignes

Le voyage de l'empereur Guillaume II en Palestine, en octobre 1898, s'inscrit dans une volonté d'affirmer la présence allemande dans le Levant afin de contrebalancer l'influence française. L'empereur soutient non seulement l'action des protestants en Terre sainte, mais aussi celle des catholiques allemands et facilite leur présence caritative locale, en particulier, la *Palästinaverein der Katholiken Deutschlands* qui, en 1890, compte trente mille membres. Malgré son aspect politique, le séjour de l'empereur revêt une démarche pèlerine attestée par de nombreux témoins comme Jules Arren[25] et les journalistes Pierre Mille du *Journal des Débats* et Etienne Lamy de la *Revue des deux Mondes*. De plus, il soutient le patriarche latin Luigi Piavi, réputé proallemand, que les Français cherchent à déstabiliser[26]. Lors de son séjour à Jérusalem, le Kaiser préside à l'inauguration de l'église luthérienne du Rédempteur (Erlöserkirche) le 31 octobre 1898 et il fait don aux catholiques d'un terrain proche du Cénacle où sera élevé le couvent de la Dormition sur les plans d'Heinrich Renard[27]. Cette implication en Terre sainte est concrétisée par l'institution de deux décorations en lien direct avec les lieux saints et reprenant le motif de la croix de Godefroy de Bouillon : la croix de Jérusalem et la croix du Mont des Oliviers.

La croix de Jérusalem (*Jerusalemkreuz*) est instituée le 31 octobre 1898, jour de la consécration de l'église du Rédempteur et anniversaire de la réformation ; elle est attribuée à l'entourage de Guillaume II en souvenir de son pèlerinage en Terre sainte. C'est une croix potencée cantonnée de crossettes également potencées, émaillée rouge ; le médaillon central porte à l'avers le chiffre du monarque, W I R II, (Wilhelmus Rex II), sommé de la couronne impériale et au revers la date en chiffres romains, *XXXI. X. MDCCCIIC*. La croix est soutenue par un ruban de soie rouge.

La croix du Mont des Oliviers (*Ölbergkreuz*) est instituée la veille de Noël 1909 par l'empereur à l'occasion de la fondation d'un hospice portant le nom de l'impératrice Augusta Victoria, son épouse. Cette marque d'honneur est placée sous l'autorité du prince Eitel Friedrich, leur deuxième fils. La croix est décernée le jour de l'inauguration de la fondation, le 9 avril 1910, à quelques bienfaiteurs. Il est à noter que le lendemain a lieu la consécration de l'église et du monastère de la Dormition confiés aux bénédictins de Beuron[28]. La distribution parcimonieuse se maintient jusqu'en mai 1919 ; seulement cent quatre-vingt-une personnalités en sont gratifiées. C'est une croix potencée cantonnée de crossettes droites, émaillée de rouge et portant en

25. ARREN, Jules, *Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense*. Paris, 1911, pp. 45-46.
26. Luigi Piavi (1889-1905), o. f. m. Né à Ravenne le 17 mars 1833. Évêque titulaire de Siunia le 18 novembre 1876. Il meurt à Jérusalem le 24 janvier 1905.
27. EL-MUDARRIS, Hussein, SALMON, Olivier, *Voyage en Orient de Guillaume II en 1898*. Alep, 2010, pp. 175-178.
28. SIMON, Patrick, *État d'âme d'un pèlerin*, over blog, publié le 15 août 2012.

Croix de Jérusalem, avers et revers, refrappe ultérieure.
Argent doré, émaux, coll. part.

Croix du Mont des Oliviers, avers et revers.
Argent doré, émaux, coll. part.

surcharge une croix de Malte émaillée blanc, rappelant que le prince Eitel est maître du Grand bailliage de Brandebourg des chevaliers de Saint-Jean. La croix est soutenue par un ruban blanc à l'aide d'une bélière ajourée portant le monogramme A V S, pour *Augusta Victoria Stiftung*[29]. Elle est fabriquée par le joaillier de la Cour, Knewitz & Godet, à Berlin.

Ainsi la croix pattée potencée qui avait disparu de l'horizon phaléristique des principautés protestantes allemandes au milieu du XVIIe siècle, réapparaît deux siècles plus tard. Cette résurgence interroge. Compte tenu de la concomitance de date, il n'est pas impossible que la nouvelle décoration des dames d'Heiligengrabe ait été influencée par celle de l'Ordre catholique nouvellement instauré par Pie IX et dont elle est très proche, d'autant que d'autres monastères de Dames ont gardé, jusqu'à nos jours, la croix octroyée au XVIIIe siècle. De la même manière, il a semblé naturel à l'empereur Guillaume II de reprendre, à la fin du siècle, ce modèle pour les deux décorations qu'il institue en lien avec Jérusalem. ■

29. BERTHOD, Bernard. Les origines mythiques et l'histoire de l'ordre du Saint-Sépulcre. *Les ordres de chevalerie* (dir. André Damien), Paris : Fondation Singer-Polignac, 1999, p. 163.